LIVRE

Les belles cartouches de Perutz

DR

La conquête du Mexique, en 1519. Les conquistadores s'apprêtent à soumettre l'empereur aztèque Montezumá. Pour renverser la vapeur, un comte allemand, Franz Grumbach, fait un pacte avec le diable, qui lui offre une arquebuse avec trois balles : la première pour Cortez, la seconde pour le duc de Mendoza (qui lui a ravi sa fiancée) et la dernière... Vous l'apprendrez à la fin de « La Troisième Balle », génial roman fantastique et métaphysique de l'Autrichien Leo Perutz (1882-1957), né à Prague comme son contemporain Kafka.

Quoi ? Ed. Zulma, 331 p., 9,95 euros.

Tous droits réservés à l'éditeur

le magazine littéraire
Pays : France
Périodicité : Mensuel
OJD : 18953

Date : MAI 15
Page de l'article : p.51
Journaliste : P.-É. P.

LA TROISIÈME BALLE, Leo Perutz,
traduit de l'allemand par Jean-Claude Capèle, éd. Zulma, 334 p , 9,95 €.
Ce premier roman publié en 1915 inaugure l'art de la fable fantastique que déploie Leo Perutz sur un terrain historique. Soit le personnage fictif de Grumbach, rebelle armé d'une arquebuse et de trois balles, luttant aux côtés de Montezuma contre Cortez venu mettre la main sur le trésor des Aztèques. Sur un ton épique aussi grisant que sympathiquement suranné, l'auteur du *Cavalier suédois* enroule une certaine tradition romanesque héritée des chansons de geste (voir les scènes d'action figées en tableaux farfelus) autour d'une modernité thématique stupéfiante (l'individu contre l'État). ***P.-É. P.***

TRANSFUGE
Choisissez le camp de la culture

C'est un premier roman et, pourquoi le cacher, ça se voit, parfois. Le scénario est dense, labyrinthique (« kafkaïen » ? Un pléonasme). Les personnages sont nombreux, pressés, en survol au-dessus des pages. Mais c'est le formidable laboratoire littéraire d'un « génie génial », comme disait Borges. C'est un croquis, certes, mais gorgé de ce que Leo Perutz fera de meilleur (*Le Maître du Jugement dernier, Le Marquis de Bolibar*) : une reconstitution historique très « personnelle » – ici, la conquête du Nouveau Monde par Charles Quint et son fidèle caporal Hernán Cortés, avec à la clé le trésor des Aztèques, ce « peuple de moines, de danseurs et d'enfants » ; un héros imaginaire orageux et torturé – ici, Franz Grumbach, Allemand luthérien qui hait les inquisiteurs et tente, seul, enfin un peu aidé par le diable, de s'y mesurer ; une maîtrise déjà parfaite du pouls de ses lecteurs – le diable offre à notre luthérien une arquebuse et trois balles : l'une pour Cortés, la deuxième pour Mendoza, et la troisième, on ne le dira pas ; et surtout, le sens de la surprise. Déjà, Perutz manipule comme personne. Déjà, c'est un crack en intoxication intellectuelle. Déjà, il badine et nous enchante. Quelle hauteur, déjà, et quel auteur. **MdT**

LA TROISIÈME BALLE
traduit de l'allemand par Jean-Claude Capèle
Zulma
336 p., 9,95 €

Le Point
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 383570

Date : 10 MARS 16
Page de l'article : p.106

Une balle pour Cortés

Poche. C'est une reconstitution historique très personnelle de la conquête du Nouveau Monde par Charles Quint et son fidèle et charismatique caporal Hernan Cortés, avec à la clé le trésor des Aztèques, ce *« peuple de moines, de danseurs et d'enfants »*, écrit Leo Perutz. Franz Grumbach est un Allemand luthérien orageux et torturé qui hait les inquisiteurs. Il a un passé inquiétant, dont il n'est pas très sûr. Il ne doute pas d'une chose : il faut contrer le conquistador, même seul, quitte à pactiser avec le diable, lequel lui offre une arquebuse et trois balles. L'une sera pour Cortés, la deuxième pour Mendoza, et la troisième, on ne le dira pas. C'est le premier roman de Perutz, sorti en 1925, avant « Le maître du Jugement dernier » et « Le marquis de Bolibar ». Le scénario est dense, les personnages nombreux, c'est un peu kafkaïen – le Praguois fut son maître et son ami –, mais déjà Perutz compose et construit comme personne. Déjà, c'est un crack en manipulation. Déjà, il écrit comme on jubile. Quelle hauteur, déjà, et quel auteur ! **MARINE DE TILLY**

« La troisième balle », de Leo Perutz, traduit de l'allemand par Jean-Claude Capèle (Zulma, 336 p., 9,95 €).

Tous droits réservés à l'éditeur

HIPPOCAMPE

Avril / mai 2015

Les éditions Zulma rééditent les romans de Leo Perutz

Par Anne Maurel

Leo Perutz
Le Maître du Jugement dernier
Traduit de l'allemand par
Jean-Claude Capèle
Paris, Zulma, 2014,
224 pages, 8,95 euros.

Leo Perutz
La Troisième Balle
Traduit de l'allemand par
Jean-Claude Capèle
Paris, Zulma, 2015,
336 pages, 9,95 euros.

LIVRES

Il faut savoir gré aux éditions Zulma de publier aujourd'hui, dans une nouvelle traduction de Jean-Claude Capèle, deux récits de Leo Perutz, *La Troisième Balle* et *Le Maître du Jugement dernier*, qui emportent les lecteurs comme peu de récits ont le pouvoir de le faire. L'auteur, né un an avant Kafka, à Prague, en 1882, juif de langue allemande, connaît l'œuvre de Freud, comme nombre de ses contemporains. Il explore, dans ces deux récits, des états-limites de la conscience: le rêve, l'oubli, la plongée dans le sommeil, le réveil, la hantise ou l'obsession, le remords, toutes les formes de l'étrangeté à soi-même. Des états où il ne reste de l'expérience vécue que des fragments sans lien les uns avec les autres, des images isolées, flottantes, comme les nuages dans le vide de l'air, énigmatiques mais vives, insistantes, qu'il appelle des «visions».

Tout l'art du romancier consiste dès lors à tisser une histoire à partir de ces lambeaux de mémoire. Il a souvent, pour cela, recours à une narration à la première personne (plus incertaine que la troisième) et à l'emboîtement des récits. Le narrateur du *Maître du Jugement dernier*, le baron von Yosch, raconte, dans une forme qui est celle de la confession soumise à des impératifs de vérité, des événements tragiques – une suite de suicides forcés – ayant eu lieu à Vienne, à l'automne 1909, auxquels il déclare d'emblée avoir «été mêlé de façon (..) étrange.» Il est, en effet, sujet à des pertes de conscience, des absences et des visions. Sa confession est pleine de trous et de vides, de doutes. Il est présumé coupable de la mort du comédien Eugen Bischoff: on a retrouvé sa pipe dans la chambre du mort, et la femme d'Eugen, Dina, a été quatre ans plus tôt la maîtresse du baron. Von Yosch décide, pour prendre son destin en main, de mener une enquête pour retrouver un meurtrier qui pourrait être lui-même. Quant au narrateur de *La Troisième Balle*, un vieillard oublié et abandonné de tous sauf d'un serviteur muet, qui pour trouver le sommeil tente de se remémorer sa vie passée, il cède assez rapidement la place à un cavalier espagnol qui va lui raconter sa propre vie ou, plutôt, un épisode décisif de sa propre vie qu'il a oublié: celui de sa lutte héroïque, seul et sans armes, contre l'armada espagnole, avec à sa tête Fernand Cortez, venue piller l'or des Indiens dans le Nouveau Monde, au début du XVI[e] siècle. Celui qui, devenu âgé, ne s'appelle plus autrement que le capitaine Prunelle-de-Verre, parce qu'il a perdu un œil, est en réalité Franz Grumbach, le rhingrave rebelle, «comte rebelle de Grumbach et du Rhin», frère du Duc de Mendoza, comme lui fils bâtard du roi Philippe. Il a fait un pacte avec le diable qui lui a donné une arquebuse et trois balles. C'est «l'histoire de Grumbach et de ses trois balles» que va «conter» le gentilhomme non sans avoir d'abord rendu hommage au héros.

Sans doute parce qu'il a longtemps hésité entre l'étude des mathématiques et la littérature, Leo Perutz sait allier la rigueur d'une narration dans laquelle il dispose habilement, dès les premières pages, des indices, qui font ensuite constamment retour à la poésie d'une écriture dont la grande précision de détails et le rythme travaillé parviennent à imposer à l'imagination des lecteurs les «visions» des personnages, source tour à tour d'extase et de peur.

La Troisième Balle est le premier livre de Leo Perutz, celui qui le fit connaître. Quant au *Maître du Jugement dernier*, c'est celui des romans de Perutz dont Borges a déclaré qu'il était son livre préféré. Peut-être parce qu'au plaisir, très grand, du récit il ajoute une théorie de l'imagination créatrice, utile aux «comédiens, sculpteurs et peintres» aux écrivains, a-t-on envie d'ajouter, qui se nourrit de nos peurs et de visions venues du subconscient. §

Mon travail est terminé. Je viens de relater les événements de l'automne 1909 — cette suite d'incidents tragiques auxquels j'ai été mêlé de façon si étrange. J'ai écrit toute la vérité sans rien omettre ni rien passer sous silence — pourquoi l'aurais-je fait, d'ailleurs ? Je n'ai aucune raison de cacher quoi que ce soit.
En écrivant, j'ai constaté que ma mémoire a conservé distinctement et dans toute leur véracité une infinité de détails dont certains étaient des choses assez insignifiantes — des conversations, des idées subites, de petits incidents journaliers —, mais que s'est formée dans mon esprit une vision tout à fait erronée quant à la durée de la période durant laquelle tous ces événements se sont produits. Aujourd'hui encore, j'ai l'impression que plusieurs semaines se sont écoulées. C'est faux. Je me rappelle exactement la date du jour où le docteur Gorski m'a emmené à la villa Bischoff: c'est le 26 septembre 1909, un dimanche. Je revois devant moi tout le panorama de cette journée: j'avais trouvé une lettre en provenance de Norvège au courrier du matin et tenté d'en déchiffrer le cachet de la poste en pensant à l'étudiante qui avait été ma voisine de table pendant la traversée du fjord de Stavanger. Elle m'avait en effet promis de m'écrire. J'ouvris la lettre, mais elle ne contenait que la brochure d'un hôtel de sports d'hiver du glacier de Hardanger. Déception.
Leo Perutz, *Le Maître du Jugement dernier*.

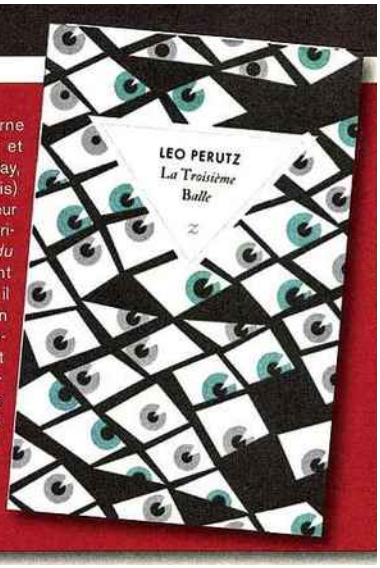
L'ÉCRAN FANTASTIQUE
LE CINÉMA DE L'IMAGINAIRE
Pays : France
Périodicité : Mensuel

Date : AVRIL 15
Page de l'article : p.74-75
Journaliste : Jean-Pierre Andrevon / Jean-Pierre Fontana

LE LIVRE DU MOIS

LA TROISIÈME BALLE

LEO PERUTZ / ★★★★★

Fernand Cortez et les Espagnols sont sur le point de s'emparer de Tenochtitlàn et du trésor des Aztèques pour la gloire et les armées de l'empereur Charles-Quint. En revanche, Franz Grumbach, le rhingrave rebelle, un Allemand qui voue une haine féroce aux conquistadors auxquels il doit d'avoir eu le front déchiqueté et l'œil gauche arraché dans l'île de Ferdinandina (la future Cuba), prend le parti des Indiens et n'hésite pas à passer un pacte avec le diable afin d'obtenir ce qui lui fait cruellement défaut : une arquebuse. Et trois balles. L'une pour le duc de Mendoza qui lui a enlevé la jeune indienne Dalila, l'autre pour Cortez, quant à la troisième… Mais la malédiction que lui a adressée Garcia Novarro lors de sa pendaison pourrait bien contrarier l'entreprise vengeresse. Pimenté d'ingrédients fabuleux et horrifiques, ce superbe roman historique, le premier d'un écrivain majeur de la littérature fantastique, évoque les conflits entre catholiques et protestants et les atrocités des conquêtes du Nouveau Monde. Il est surtout l'occasion de découvrir, ou de redécouvrir, un romancier qui fut couronné en 1962 par le Prix Nocturne (fondé par Roland Stragliati et décerné entre autres par Jean Ray, Jean Paulhan ou Roger Caillois) pour *Le Marquis de Bolibar*. Auteur en outre d'un troublant roman criminel et fantastique, *Le Maître du Jugement dernier*, récemment retraduit chez ce même éditeur, il était temps que Perutz soit enfin tiré de cet oubli dans lequel sombrent de plus en plus souvent ceux qui, comme lui, ont contribué à ouvrir les portes maudites et les sombres couloirs menant aux mondes de l'au-delà. C'est à présent chose faite (*Zulma*).

Jean-Pierre Fontana